

AFFABULAZIONE

ETIENNE FAYE

AFFABULAZIONE

PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR

Après tout, qu'est-ce que raconter une histoire au Théâtre, si ce n'est affabuler. Gilles Pastor le sait depuis longtemps, lui qui connaît, aussi, le pouvoir de l'illusion sur nos consciences et sur nos vies. Dans la pièce bien nommée *Affabulazione*, Pier Paolo Pasolini plante le décor d'une famille bourgeoise, qui semble parfaite, et qui, par l'irruption d'une image, va exploser. Le trouble, contrairement à *Théorème*, le roman et film du même auteur, ne vient pas de l'extérieur, puisque c'est au cœur même de ce foyer sans histoire, dans la tête du père, que surgit le rêve en apparence anodin, en réalité destructeur, d'une paire de jambes de garçon. Le TNP accueille donc en résidence, la nouvelle création de Kastôragile, emmenée par Gilles Pastor, avec une troupe superbe de comédiens dont Angélique Clairand, Jean-Philippe Salério, et la voix de Jeanne Moreau. Rencontre avec le metteur en scène, alors entre deux répétitions.

Pier Paolo Pasolini est d'abord connu pour son cinéma, en France.

Pouvez-vous nous parler de son écriture théâtrale ?

Impossible de ne pas voir le cinéaste dans son acuité visuelle, omniprésente dans son théâtre. Mais son écriture dramatique est d'abord alimentée par sa poésie, sachez qu'en Italie, il est avant tout un poète. Dans *Affabulazione*, comme dans sa poésie, la parole est âpre. Il s'agit d'un père de famille, un patron, mais plutôt un bon patron, pas un salop, non, c'est un homme qui a tout réussi. Sauf qu'il a rêvé des jambes d'un garçon, et cela bouleverse tout dans sa tête, au point qu'il va commettre un œdipe à l'envers.

C'est-à-dire ?

Que le père va tuer le fils ! Cette image qui le hante est un souvenir de Pasolini lui-même, lorsqu'il avait trois ans, il le confesse dans ses cahiers rouges. Quand il se replonge dans les sentiments qu'il ressentait à ce moment-là, il dit retrouver « dans [ses] en- trailles, l'attendrissement, l'affliction et la violence du désir ». Il faut ajouter qu'en 1967, lorsqu'il écrit *Affabulazione*, il vient de réaliser *Œdipe-Roi*, film qu'il a déclaré autobiographique, lui qui refusait absolument d'être père. Avec cette pièce, il se propose de réécrire le mythe, sous le regard même de Sophocle. Le père est pris d'une logorrhée, comme sur le divan, il se met à parler, il affabule. Il s'interroge, sur lui-même, et surtout à propos de son fils, qui est comme le reflet de sa jeunesse perdue, et il tombe dans un abyme.

Formellement, *Affabulazione* est un récit, plus qu'une suite d'actions ?

Ici les personnages existent par la parole, qui génère elle-même des images érotiques ou tragiques. Dans cette famille « normale » ou « idéale », la parole est devenue nécessaire, mais pas comme dans une comédie bourgeoise. Les acteurs sont traversés par le « je » de Pasolini, c'est de l'intime, qui, d'ailleurs, se joue également dans la troupe, puisque les comédiens ont chacun l'âge du rôle.

Avec la voix de Jeanne Moreau, dans le rôle de Sophocle...

C'est mon affabulation, mon rêve, mon bouleversement à moi. Jeanne Moreau a en effet accepté de donner sa voix à ce personnage, elle qui a toujours regretté de ne pas avoir été présentée au poète. J'ai demandé aussi à de jeunes footballeurs, dont Pasolini chantait l'acte poétique, de jouer sur la pelouse verte de la scène, ils seront comme la présence d'un chœur antique.

EXIT / VENDREDI 7 NOVEMBRE 2014

AFFABULAZIONE AU TNP : LA BEAUTÉ DU GESTE

LUC HERNANDEZ

AFFABULAZIONE
PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR

C'est la pièce la plus bizarroïde et une des scénographies les plus belles que vous puissiez voir en cette saison théâtrale.

Affabulazione est un des textes les plus ardues de Pier Paolo Pasolini, à la fois réflexion théorique sur la notion de représentation, et fable autour de la figure du père qui, à l'inverse de l'*Œdipe* de Sophocle, tuera ici symboliquement le fils. En préambule, c'est la sublime voix de Jeanne Moreau spécialement enregistrée pour l'occasion, qui joue les spectres de Sophocle. De son timbre éraillé, musical comme une comptine pour grandes personnes, elle vous prévient : laissez tomber les vieilles lunes du théâtre traditionnel et embarquez pour la poésie. Les personnages entrent en scène et parlent comme dans un rêve. Sexualité, religion, père qui épie les émois du fils par le trou de la serrure, toute la poésie de Pasolini est là, entre abstraction et incarnation. La nudité est enfantine, ludique comme un tango. A côté d'une Angélique Clairand solaire qui rappelle la grande époque de Silvana Mangano en manteau de fourrure, Jean-Philippe Salério, grand complice du théâtre de Gilles Pastor, campe toutes les figures d'un père vulnérable, dépassé par la vie rêvée d'un fils qui lui échappe.

Foot, sexe et religion

C'est parfois abscons, toujours ludique, sublimé par un sens de la beauté qui laisse pantois, des apparitions de portraits sur le modèle antique en vidéo à la statue d'un grand cheval blanc qui vient se jucher sur la scène. Mais surtout, plutôt que d'en faire un objet purement intellectuel, Gilles Pastor a eu la bonne idée de croiser les supports (texte, musiques, vidéo et même un peu chant religieux) dans un climat onirique permanent. Jusqu'à faire respirer la pièce par l'irruption soudaine de footballeurs s'échangeant coups de tête, jonglage et buts par équipe de deux sur un plateau converti pour l'occasion en pelouse d'un soir. Le soir où nous y étions, on a bien eu droit aux commentaires de quelques théâtres désarçonnés sur le mode « ils ont oublié leur texte » ou « on se croirait devant la télé » (sic). Physique, ludique, stylistique, le foot qu'adorait Pasolini est pourtant la métaphore parfaite de cette drôle de pièce dont on sort tout chamboulé. Le théâtre est suffisamment conservateur d'habitude pour qu'on salue la beauté du geste de Gilles Pastor. Il aura su réunir dans ce drôle de spectacle toutes les lunes pasoliniennes, des clins d'œil érotiques aux *1001 nuits* à l'inspiration philosophique d'*Œdipe roi*. Chapeau bas.



« AFFABULAZIONE » DE PASOLINI JOUÉ SUR UN TERRAIN DE FOOT AU TNP DE VILLEURBANNE FRANCK GIROUD

AFFABULAZIONE
PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR

Quelques jours après la date anniversaire de l'assassinat de l'écrivain dramaturge cinéaste Pier Paolo Pasolini (2 novembre 1975), et au moment où plusieurs mises en scène du texte sont annoncées, le metteur en scène lyonnais Gilles Pastor propose sa version d'« Affabulazione » sur la scène du TNP de Villeurbanne. De toute sa vie l'écrivain, qui aura marqué les années 60 et 70 italiennes n'aura jamais résolu son propre complexe d'Œdipe. Il l'exprima notamment en 1967 avec son film « Œdipe-Roi ». Dans le texte de théâtre « Affabulazione » souvent interprété en Italie, il emprunte les mêmes codes de la tragédie mais en inversant les rapports fils-père en père-fils.

L'ombre de Sophocle plane sur le plateau, pelouse verte de terrain de football synthétique. La voix du spectre de Sophocle enregistrée par Jeanne Moreau pose ainsi les conditions du spectacle, une tragi-comédie où le drame désigne le fils et non le père comme victime. Mais après quelles souffrances du père ! C'est donc autour de ce père que tourne l'action. Un riche industriel milanais qui « décroche » de sa vie bourgeoise troublé par le malaise éprouvé dans un rêve puis dans la vie, face à son fils, troublant son entourage familial. Le désordre dans les relations familiales fait penser à « Théorème », l'un des grands films de Pasolini.

Le père, interprété par Jean-Philippe Salério, complice de presque toutes les productions de Gilles Pastor passe ainsi par tous les états de troubles face à ce fils blond et dont il doute de sa paternité. Jean-Philippe Salério à la diction toujours très posée scandé les mots de Pasolini dans les premiers tableaux avant d'entrer dans l'action de la pièce ponctuée par des intermèdes entraînements de football.

Scène de théâtre, terrain de jeu

Cinq jeunes joueurs en grandes tenues de sport se passent le ballon sur le tapis vert de la scène sur fond musical rythmant les passes. Ils reviennent régulièrement ainsi doués du pied mais un peu gauches, décalés, presque gênés au moment des saluts. Évocation de l'univers de Pasolini, grand amateur de foot, et de ces « ragazzi » poussant la balle sur les terrains vagues de banlieues romaines. Le trait footballistique est appuyé assez loin du chœur antique invoqué. Aussi ces intermèdes n'allègent pas pour autant un texte âpre et parfois daté dans ces aspects politiques de lutte des classes ou de complexités psychanalytiques.

Gilles Pastor a souvent fait appel à de nombreuses techniques de narrations dans ses spectacles, interaction de vidéo avec les comédiens sur le plateau, musique, amplification sonore. On retrouve ici son savoir-faire proche de l'auto fiction, plus sobre et concentré pour accompagner ce père perdu amené à dire à son fils « le père c'est toi et moi je suis l'enfant »... Jusqu'au drame final.

HÉTÉROCLITE / SAMEDI 1ER NOVEMBRE 2014

AFFABULAZIONE DE PASOLINI

MIS EN SCÈNE PAR GILLES PASTOR

STÉPHANE CARUANA

AFFABULAZIONE
PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR

Alors qu'on commémore en 2015 les quarante ans de la mort de Pier Paolo Pasolini, l'écrivain et cinéaste italien envahit d'ores-et-déjà les scènes de la région, avec pas moins de deux versions d'*Affabulazione* en l'espace de quelques mois.

Avant de retrouver, en avril prochain, la mise en scène par Stanislas Nordey d'*Affabulazione* à la Comédie de Saint-Étienne, on peut dès ce mois-ci découvrir celle de Gilles Pastor au TNP, entre crise de la paternité et match de foot. Ce texte, qui s'inscrit dans un ensemble de six pièces rédigées à la fin des années 1960, prend place dans la carrière de Pasolini entre *Théorème* et *Œdipe Roi* et entretient des liens étroits avec ces deux œuvres.

En effet, tout comme *Théorème*, *Affabulazione* met en scène une riche famille d'industriels du nord de l'Italie qui va peu à peu implorer. Cependant, alors que le désordre qui s'installait au sein de la famille de *Théorème* était le fruit d'un élément extérieur, il est, dans *Affabulazione*, du fait du père de famille. À la suite d'un étrange rêve dans lequel il entrevoit les jambes d'un jeune homme, le père se met soudain à interroger ses rapports avec son fils et à remettre en question toute la structure familiale. Dans une sorte de crise œdipienne inversée, convoquant à la fois *eros* et *thanatos*, le père se surprend à éprouver attirance et répulsion pour son fils, ouvrant la brèche à une vaste réflexion sur la paternité.

Trouble dans le père

Or, Gilles Pastor confie volontiers qu'à cinquante ans, cette question de la paternité, et au-delà, celle de la filiation et de la transmission, se fait bien plus pressante qu'auparavant. Lui qui n'a jamais vraiment voulu être père et qui a toujours envisagé son travail artistique comme son héritage à transmettre se reconnaît dans le trouble du père d'*Affabulazione*. Comme dans les tragédies antiques, le noyau familial est ici le point de départ d'une réflexion élargie à un monde où les pères belligérants envoient leurs propres fils à la mort. Afin de souligner l'aspect tragique de la pièce, Pasolini convoque d'ailleurs le spectre de Sophocle, personnage que Pastor a choisi d'incarner à travers la voix de Jeanne Moreau, afin d'offrir aux spectateurs une référence culturelle commune, une figure tutélaire archaïque à laquelle se rattacher. En contre-point, il a souhaité la présence sur le plateau de la jeunesse, qui s'incarne dans cinq joueurs de football d'une vingtaine d'années dont les interventions sportives viennent ponctuer l'action de la pièce. À travers cette réminiscence du chœur antique, Pastor évoque à la fois les jambes dont rêve le père d'*Affabulazione* et la passion de Pasolini pour ce sport populaire et pour les jeunes éphèbes qui s'y adonnent, mêlant dans un jeu complexe mythologie grecque et mythologie personnelle.

INFERNO / LUNDI 10 NOVEMBRE 2014

AFFABULAZIONE / PASOLINI : **GILLES PASTOR, TNP VILLEURBANNE** GILLES PASTOR

AFFABULAZIONE
PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR



***Affabulazione* : Gilles Pastor / sortie de Résidence de création TNP /
TNP Villeurbanne / Jusqu'au dimanche 16 novembre 2014.**

Œdipe Roi de Sophocle raconte le meurtre du Père par le Fils.
Affabulazione, le meurtre du Fils par le Père.

Le 2 décembre 2013, j'ai rendez-vous dans l'appartement parisien de Jeanne Moreau. Elle sera la voix du Spectre de Sophocle. L'Ombre de Sophocle plane sur l'écriture de ce long poème dramatique. C'est cette ombre qui ouvre le rideau sur cette histoire... La voix de Jeanne Moreau inaugure cette affabulation. Elle traverse nos oreilles, réveille et révèle nos mémoires. Le Père fait un rêve ; un éclat de vérité vient le transpercer, le transfigure et l'hypnotise. Il est condamné à voir ce qui, jusque-là, était caché par le voile de la famille, de la réussite sociale et de l'ordre commun des choses. Le Fils sera regardé par le Père, observé, disséqué — à un moment, il sera tué par le Père. L'image vidéo cherchera le gros plan face au corps de l'acteur, rendra visible cette dissection, cette observation de l'épiderme du jeune fils blond.

Le désordre ou les désordres du corps ont très souvent alimenté mes désirs de théâtre.

Dans *Affabulazione*, le visage du Père se démultipliera sur tous les personnages de cette fable et l'équipe de foot présente sur le plateau sera ce Chœur de la Cité face au Père-Patron, cette « forza originaria dell'uomo ». Tout en ne voulant pas être Père, tout en réclamant sa condition de Fils, Pier Paolo Pasolini finit par camper la figure d'un fils immémorial qui bouleverse l'ordre linéaire de la descendance, se situant en amont du père, dans un lieu originel où les figures du fils et du père, en quelque sorte, se confondent. Tout pourrait se passer dans le crâne d'un père ou à Milan...

L'ENVOLEE CULTURELLE / JEUDI 10 NOVEMBRE 2014

AFFABULAZIONE DE PASOLINI : **« COURIR APRÈS LES ÉNIGMES NE SERT À RIEN »** **JÉRÉMY ENGLER**

AFFABULAZIONE
PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR

Du 4 au 16 novembre au Théâtre National Populaire de Villeurbanne, se joue *Affabulazione* de Pier Paolo Pasolini, surtout connu en tant que cinéaste en France, cet auteur italien engagé, antifasciste, homosexuel et assassiné en 1975 est, selon Alberto Moravia, « le plus grand poète italien de sa génération ». Sa vie est si dense qu'Abel Ferrara lui a consacré un film intitulé *Pasolini*, qui sortira le 31 décembre 2014 avec Willem Dafoe dans le rôle titre. Mais avant de découvrir sa vie au cinéma, le TNP, par l'intermédiaire du metteur en scène Gilles Pastor, directeur et créateur de la compagnie KastôrAgile nous propose de découvrir son théâtre avec la pièce *Affabulazione* qui parle d'un mythe cher à Pasolini, le mythe œdipien.

« Une tragédie qui finit mais ne commence pas »

Ces mots dans la bouche du Père – joué par l'excellent Jean-Philippe Salério qui travaille pour la septième fois avec Gilles Pastor – introduisent la pièce construite en 8 épisodes encadrés d'un prologue et d'un épilogue. Ils placent directement la pièce dans un entre-deux entre le méta-théâtral, avec un personnage qui a conscience qu'il se met en scène et joue un rôle, et la tragédie qu'il s'impose.

Dans le théâtre antique, la tragédie est le genre sérieux par excellence, on y parle que de personnages nobles, or si l'ombre de Sophocle plane sur cette pièce qui fait largement référence au *Œdipe roi* de l'auteur grec, les personnages ne sont pas nobles. Pas de rois ni de palais, juste une famille bourgeoise et un jardin en guise de scène. Le Père, suite à un rêve, a une illumination. Il ne se souvient pas de son rêve mais ce dernier va brusquement changer sa vie. Ce rêve lui fait prendre conscience qu'il doit chercher une vérité, une énigme à résoudre. Cette énigme sera le moteur même de la tragédie qu'il se construit, il se soumet à une espèce de fatalité qu'il se crée lui-même. Il n'accepte plus son rôle de Père qui l'oblige à faire des choses qu'il ne veut pas et souhaite redevenir un garçon pour pouvoir s'affranchir de ses responsabilités et se sentir libre à nouveau. Il fait donc un transfert vers son fils qu'il décide de mettre à nu, il veut percer tous les secrets de ce « garçon » pour en redevenir un lui-même et trouver cette vérité qu'il cherche. Cette quête devient sa tragédie et il n'hésite pas à manipuler sa femme, sa belle-fille et son fils pour arriver à ses fins. Il imagine des stratagèmes qui ne font que précipiter le dénouement de cette tragédie qui détruit une famille et dont on ne connaît pas le début puisqu'on ne sait pas les tenants et les aboutissants de son rêve. D'ailleurs, même si les propos du père sont assez déconcertants, on n'est pas convaincu d'être au sein d'une tragédie, elle s'installe petit à petit sans qu'on s'en rende compte et sans qu'on soit réellement capable de voir quand elle commence ce qui la place plus du côté de la tragi-comédie. En effet, bien qu'un drame se déroule sous nos yeux, on rit et les intermèdes footballistiques permettent de désamorcer une éventuelle montée de pathétisme.

« Pas d'ivresse plus enivrante que de pouvoir jouir de la vie des autres »

Cette phrase prononcée par le Père, est la preuve de cet aspect méta-théâtral présent dans cette pièce. Si Gilles Pastor réalise une mise en scène de haute volée, le Père aussi. Il tente d'apitoyer les uns et les autres sur son sort en suggérant qu'il est fou pour les amener à faire ce qu'il désire. Aussi, il demande expressément à son fils d'entrer dans son bureau à 19h précise alors qu'il ne rentre jamais aussi tôt sans lui expliquer pourquoi, puis on comprend ensuite la raison lorsqu'il demande à sa femme de faire l'amour tout nu sur le sol dans le bureau à 19h précise. S'il ne dit pas à sa femme que

c'est pour que son fils les surprenne, le public le comprend très clairement et sent que la manipulation atteint ses limites notamment lorsque sa femme refuse. Si le Père aime manipuler les gens, force est de constater que Gilles Pastor n'est pas moins bon en la matière. Son décor est très épuré au départ, avec un grand carré d'herbe qui occupe une très grande partie du plateau et des bancs sur le côté gauche, deux grandes planches métalliques, une en face du public et la deuxième de l'autre côté qui serviront à projeter des gros plans des personnages ou à montrer ce que voit le père lorsqu'il espionne son fils par le trou d'une serrure... 11 néons sont disposés autour de la scène dont 4 face au public, au début de la pièce, ils illuminent la scène avec une intensité très forte, si forte qu'elle met mal à l'aise, elle éblouit et oblige à ne pas regarder où on voudrait et la musique d'introduction oppressante qui entrecoupe le discours du père nous placent directement dans un univers qui va bouleverser les codes et nous intriguer. Gilles Pastor sublime le texte en nous invitant dans cet univers ambigu où on nous force à regarder quelque chose, à ne voir qu'une partie de la scène et où nous sommes mis mal à l'aise. Une fois l'épilogue terminé l'atmosphère oppressante disparaît et laisse place à une ambiance plus festive avec un match de foot qui se déroule sous nos yeux. Chaque épisode est coupé par une séance de football. A dire vrai, on ne comprend pas bien ce que viennent faire les footballeurs à cet endroit de la scène, puis en lisant le programme, on comprend que Pasolini adorait le foot et que lorsqu'il était jeune, il voyait des jeunes jouer au football et lui ne regardait pas le match mais les jambes des joueurs dont les mouvements le fascinaient. Il se représentait le fait d'être grand dans ce geste d'un garçon qui court. Sachant cela, la présence des footballeurs semblent plus pertinente puisqu'ils sont là pour montrer comment on atteint l'âge adulte et la beauté sensuelle d'un sportif qui court... De plus, la présence de ses footballeurs rappellent les chœurs antiques qui intervenaient entre chaque scène et inscrit encore plus cette pièce sous le signe d'*Oedipe roi* de Sophocle.

Ce carré d'herbe fait penser au jardin de Gethsémani – jardin de Jérusalem où Jésus et ses apôtres se sont réfugiés pour prier avant la crucifixion du fils de Dieu – lorsque le Père prie Dieu ou dialogue avec le prêtre. Lui, le fervent catholique, voit sa foi exacerbée mais est-ce une bonne chose ? Pour sa femme, pas forcément... Evidemment, ce carré d'herbe fait aussi référence à un autre jardin, le Jardin d'Eden dans lequel le fils et sa compagne, nus, font l'amour en se tenant par la main et en sautant face au public. Leur déshabillage est plus drôle que sensuel, il est fait avec une désinvolture qui témoigne de l'insouciance de ces deux jeunes qui vivent leur vie comme ils l'entendent sans se poser de questions. Puis une fois leur relation finie, ils s'assoient et cachent leurs sexes au public comme s'ils avaient pris conscience que leur acte était déplacé ou mal à propos. Elle le questionne sur sa personnalité et il lui répond qu'il est comme son père et c'est justement cette ressemblance qui entraînera le dénouement de la tragédie.

L'ombre de Sophocle

Si le décor se complexifie au fur et à mesure de la pièce faisant du plateau un grand espace mêlant de nombreux éléments qui n'ont plus de liens les uns avec les autres. D'autres éléments se simplifient au fur et à mesure que la pièce avance. Au début de la pièce, le Père dialogue avec le spectre de Sophocle, uniquement représenté par la voix si particulière de Jeanne Moreau. Au début, on comprend qu'elle a un lien avec le rêve dont il ne parvient pas à se souvenir mais c'est lors de la seconde intervention de la voix, lorsque le père a été poignardé par le fils et que le complexe œdipien est réalisé, avec la tentative de meurtre sur le père, qu'on comprend son importance. Elle est là pour guider le Père dans sa vie et lui faire comprendre que son fils n'est pas une énigme à résoudre et qu'au final, on avait beau résoudre une énigme, cela ne garantissait pas le bonheur, et le spectre en veut pour preuve Œdipe. Il invite donc le Père à se concentrer sur le mystère que représente le fils plutôt que sur l'énigme qu'il semble être... Est-ce que cette nouvelle quête du mystère plutôt que l'énigme sera salvatrice pour le Père et le Fils ? L'un des deux mourra-t-il finalement ? Si oui, lequel ?

A vous de découvrir comment Pier Paolo Pasolini se réapproprie le mythe d'Œdipe du 4 au 16 novembre au TNP. En conférant une présence à Sophocle sous la forme du spectre, il se place sous la protection de son mentor et on comprend que la tragédie plane sur cette famille et que bien que le texte ait quelques milliers d'années, le complexe d'Œdipe, théorisé par la psychanalyse, est encore très présent de nos jours et qu'il n'est pas si évident de s'en affranchir...

LES TROIS COUPS .COM / SAMEDI 8 NOVEMBRE 2014

ŒDIPE PÈRE ET FILS

TRINA MOUNIER

AFFABULAZIONE

PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR

**Voici un cocktail qui s'annonçait détonant : Sophocle, Œdipe, Pasolini pour une « Affabulazione »...
(traduisez rêve, mensonge, manipulation) orchestrée par un Gilles Pastor très inventif.**



« Affabulazione » | © Michel Cavalca

On connaît bien Sophocle. Le nom de Pasolini est familier, ses films encore dans les mémoires, mais ses textes pratiquement ignorés. C'est donc tout à l'honneur du metteur en scène Gilles Pastor d'être allé exhumer ce long poème dont le sous-titre annonce les ambiguïtés : tragi-comédie ou régicide... Nous en sommes au début des surprises !

C'est en effet à une sorte d'anti-*Œdipe roi* que nous sommes conviés : ici, c'est le Père qui cherche à tuer le Fils et non l'inverse. La chronologie est elle aussi bousculée puisque la pièce s'achève sur le meurtre (ou son fantasme vu que rien n'est jamais sûr dans *Affabulazione*). Pasolini fait du Père (interprété magistralement par un JeanPhilippe Salerio tour à tour ahuri, rigolard, inquiétant, au mieux de sa forme) un grand industriel d'aujourd'hui en costume de ville qui, au début de la pièce, sort bouleversé, sonné, d'un songe qui lui a fait éprouver la vacuité de sa vie. Il décide dès lors de changer radicalement d'existence, de se consacrer désormais à ses rêves, d'explorer ses désirs, et surtout de devenir ainsi autre (ou lui-même, c'est selon).

Ce renversement complet suscite l'inquiétude et l'incompréhension de son entourage, au premier rang duquel le Fils bien sûr, jeune donc rebelle. Sauf qu'en l'occurrence, son père lui vole son rôle à défaut de lui prendre son corps, son sexe, sa copine, sa virilité... Alex Crestey en Œdipe contrarié, lui-même au centre de sentiments et de pulsions contradictoires, excelle à rendre toutes ces ambiguïtés. Quant à la Mère, AngéliquClairand à contre-emploi en potiche bourgeoise au tailleur impeccable, elle traverse sans être touchée la grande pelouse qui sert de décor, terrain de jeu pour les footballeurs qui la frôlent sans qu'elle dévie de sa trajectoire, comme s'il s'agissait d'un *green*...

Que sont ces footballeurs qui tapent dans un vrai ballon sous le nez des spectateurs ? Pasolini reconnaissait en effet une passion réelle pour ce sport, et avouait qu'il avait eu ses premiers émois devant ces plastiques d'hommes, et plus particulièrement le creux de leurs genoux. Et voici un exemple de cette mise en abyme concoctée par Gilles Pastor. On est au théâtre dans la famille d'Œdipe, mais on est aussi dans le crâne de Pasolini, on assiste à des moments de foot en direct (les spectateurs d'ailleurs manifestent comme dans des tribunes), intermèdes de pur plaisir des yeux d'autant plus appréciés qu'inattendus. Ces parties, véritablement chorégraphiées, témoignent du goût du metteur en scène pour le mélange des arts. Tout comme l'utilisation virtuose de la vidéo : deux grands écrans offrent des gros plans ou autres des personnages, fonctionnent ensemble ou séparément, en osmose avec les sons et la musique. Dans une des dernières scènes, une des plus belles, ils permettent au père de regarder par la serrure son fils faire l'amour tandis que nous ne voyons rien...

Il faudrait encore parler de l'humour toujours présent dans ce spectacle qui cultive le second (voire le troisième) degré, niché au cœur des situations et du jeu des comédiens. Il est pour beaucoup dans la réussite de l'œuvre, il accompagne les décalages, suscite la connivence du public.

Et puis il y a *la* voix, celle de Sophocle ou du Sphinx, celle de Jeanne Moreau : intense, rocailleuse, elle se prête superbement à l'énoncé de prophéties ou d'énigmes. Surgie de nulle part, désincarnée mais non sans sensualité, elle annonce le poids du destin et de la fatalité, elle dit la tragédie. Évocation du sacré, elle vient en contrepoint du petit curé ridicule qui lui aussi traverse la pelouse et le drame sans être touché (ah ! le joli duo de prière qu'il chante avec le Père !).

On pourrait voir dans cet *Affabulazione* un objet d'art conceptuel, une divagation intellectuelle abstraite. Pourtant c'est bigrement intéressant, émulsionnant, pétillant d'intelligence. Même si on n'a pas repris contact avec Pasolini depuis longtemps, on le retrouve tout entier, avec ses obsessions. Et c'est également du théâtre, notamment grâce à un texte (ou à sa traduction par Michèle Fabien et Titina Maselli) qui rend tout cela, sinon limpide, du moins accessible et passionnant.



LYON CAPITALE / MARDI 4 NOVEMBRE 2014

THÉÂTRE : PASOLINI SUR UN TERRAIN DE FOOT AU TNP CAÏN MARCHENOIR

AFFABULAZIONE

PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR

Gilles Pastor met en scène une pièce peu connue de Pier Paolo Pasolini, *Affabulazione*, sur un plateau transformé en terrain de foot et avec la voix de Jeanne Moreau.

Si l'on devait distinguer une unité dans les spectacles mis en scène par Gilles Pastor, souvent programmés aux Subsistances mais aussi à l'Élysée et au théâtre du Point-du-Jour ces dernières années, c'est celle de l'intimité.

Cette recherche donna lieu à des spectacles singuliers et passionnants – même s'il les qualifie aujourd'hui de « presque autistes ». N'était que l'exploration autobiographique qui l'amena par exemple à concevoir un spectacle sur les crises d'épilepsie dont il souffrit (*Fermez vos yeux M. Pastor*) ou sur un deuil familial (*Odette, apportez-moi mes morts !*) ne l'empêcha jamais de trouver le chemin pour toucher l'ensemble des spectateurs.

D'ailleurs, cette voie (ou cette voix) intime ne fit pas non plus obstacle à d'autres mises en scène basées sur des sujets davantage ancrés dans l'histoire contemporaine. On se souvient des dialogues Mitterrand-Duras qu'il sut faire revivre de façon bouleversante dans *Marguerite & François*.

L'intimité qu'il sait faire surgir sur un plateau, on devrait la retrouver dans *Affabulazione*, poème théâtral de Pier Paolo Pasolini qu'il a décidé de monter au TNP. Une œuvre qu'il présente comme un « Œdipe à l'envers », puisque l'on y voit un père gagné par la tentation de tuer son fils à la suite d'un rêve.

On y retrouve des thèmes chers à l'auteur de *Théorème* (les deux textes ne sont d'ailleurs pas sans rapport) qui débusque, derrière l'apparente réussite d'une famille italienne, tout un nœud de conflits et, surtout, une problématique paternité.

Hommage à la passion footballistique de Pasolini, la pièce se jouera sur une scène recouverte de gazon synthétique. Soit un véritable terrain de foot, où de jeunes joueurs talentueux se renverront un ballon tandis que les comédiens feront circuler la parole.

... et la voix de Jeanne Moreau

S'il ne devait exister qu'une seule bonne raison de découvrir ce projet pour le moins original, c'est la voix enregistrée de Jeanne Moreau qui ouvre le spectacle. « La rencontrer et l'amener à s'intéresser à ce que je voulais faire, nous confie Gilles Pastor, a été un long chemin. Mais, une fois sa décision prise, elle a montré un enthousiasme comparable à celui d'une toute jeune comédienne. Et il faut bien dire que ça a ouvert ensuite pas mal de portes... »

GILLES PASTOR EN TERRAIN CONQUIS

NADJA POBEL

AFFABULAZIONE

PIER PAOLO PASOLINI / GILLES PASTOR

Sur un plateau de jeu impeccable, le metteur en scène Gilles Pastor transforme ses acteurs (et ses footballeurs !) en figurines animées au service d'un texte complexe et passionnant de Pasolini : « Affabulazione ».

Il y a les spectacles qui prennent le temps de se mettre en place et ceux qui, dès leur entame, existent pleinement. Avec *Affabulazione*, Gilles Pastor a indiscutablement choisi la deuxième option. Sur une musique de clavecin en stéréo, il crée d'emblée une dissonance. Et chacun des comédiens de venir du fond de la salle, puis traverser le plateau, dos aux spectateurs. Et rejoindre les coulisses. Ce mini prologue donne le ton : celui d'un spectacle net, d'une élégance peu commune et déjà délicatement grinçant.

Placé sous le haut patronage de Sophocle, avec la voix de Jeanne Moreau pour faire résonner son spectre, *Affabulazione* raconte dans une langue superbe quoique complexe comment un père, riche industriel milanais des années 70, est perturbé par un rêve dans lequel il a pensé tuer son fils. « Comme si dans mon sommeil il avait plu » dit-il. De cet Œdipe inversé allié à une foi soudaine découle une réflexion sur le sens de la paternité et de la jeunesse disparue qui, loin de rester à l'état de théorie insaisissable, s'incarne sur le plateau. Comme dans *Théorème*, l'équilibre familial s'en trouve chamboulé.

Par terre

Mais si le sujet est grave, son traitement ne l'est pas. Gilles Pastor s'autorise de nombreuses fantaisies, à commencer par le personnage du curé, incarné par le génial Antoine Besson, qui le temps d'un dialogue parle comme s'il ânonnait un cantique. Plus tard, devenu cartomancienne, il plongera ses yeux non dans une boule de cristal mais dans une boule à facettes. Irrésistible. Et tandis que la vidéo (ingrédient récurrent dans le travail du metteur en scène) s'insère dans le spectacle de façon indolore tant son utilisation est maîtrisée, c'est la sonorisation de quelques gestes qui surprend, signalant, comme un grincement de dent, que quelque chose ne tourne plus très rond dans cette famille. Le hors champ est également utilisé à bon escient et contrebalance ce qui se trame sur le plateau, dont une scène d'amour, là encore décalée, entre le fils et sa compagne qui joue un jeu ambigu avec son beau-père, l'impressionnant Jean-Philippe Salério.

Entre tout cela ? Du foot ! Quatre joueurs aèrent à divers moments le spectacle avec un savoir-faire et surtout un sérieux qui siéent au récit et à Pasolini lui-même, grand amateur de la chose. L'irruption du sport est une manière supplémentaire de travailler la géographie du plateau, de tracer d'autres lignes éphémères mais marquantes sur cette pelouse synthétique. Autant d'ingrédients disparates qui nourrissent une création pourtant très cohérente, émouvante, drôle et intrinsèquement politique, dans la façon dont on s'y demande si les héritiers ne sont finalement pas plus bourgeois que leurs géniteurs.